

LES DOCUMENTS D'UNE PART DE BRIE

Mes derniers loisirs

par Victor Offroy

1874

Victor Offroy était un écrivain-poète de Dammartin-en-Goëlle qui, outre ses poésies, a écrit une histoire de Dammartin et plusieurs ouvrages de réflexions et promenades locales.

*Le titre « Mes derniers loisirs », est un recueil de 120 pages de « réflexions » en 14 chapitres de sujets aussi divers que variés. Il a été publié en 1874 par son éditeur **habituel local** : Lemarié fils. Un chapitre allant de la page 71 à 90 nous intéresse particulièrement car il est intitulé « Coupvray ».*

Il s'agit d'un voyage de l'auteur, partant de son domicile pour le château de Coupvray. Le style est très poétique et plein d'imagination. Il nous renseigne sur les itinéraires de l'époque puisqu'il passe par St mard, Vinantes, Charny, précy où il traverse la marne sur un bac car le pont de Trilbardou a juste été construit à la parution du livre, 1874, et celui d'Annet en 1886), la ferme de Platry puis Lesches. Ce dernier itinéraire est désormais occupé par les sablières et le site totalement détruit.

Peu de description de notre village, mais une visite du château dont les propriétaires sont le Duc et la duchesse de Trévis.

COUPVRAY

Chacun a son livre de prédilection: le mien c'est la nature. Je l'aime parce qu'il est simple et vrai, et, quand je veux écrire, c'est chez lui que je prends mes sujets: ils n'ont rien d'émouvant, mais ils n'ont rien de dangereux.

Lamartine a célébré les grands hommes ; Michelet raconte l'histoire des femmes illustres ; nos journaux nous peignent en Orient de grands pays de guerre ; qu'il me soit permis de peindre chez nous des petits pays de paix. Je suis sans excuse si je peins mal et si j'ennuie, car ces pays se dessinent bien et ne sont pas ennuyeux.

Coupvray est un joli village que domine son grand château sur une des plus fertiles collines de la Brie, il resplendit en ce moment des premiers rayons du soleil, il n'est qu'à vingt kilomètres d'ici, on peut y aller, le voir, et revenir pédestrement en un jour. Lecteur, je vous y emmène, et pour vous distraire en voyage; je vous parlerai des pays où nous passerons, de ceux que nous verrons et des souvenirs qui s'y rattachent, mais, comme nous allons en amateur, nous irons un peu selon notre caprice, l'affaire ne jouit de rien et court en droite ligne, le touriste jouit de tout et marche en chevauchant.

D'abord, contemplez d'ici la beauté des cieux, l'im-mensité de l'espace, la richesse de ces plaines, le charme de ces avenues où nous allons passer. Voyez-vous à l'horizon cette butte où des moulins agitent leurs ailes, ces longs tubes qui fument, ces tours, ces dômes qui s'élèvent, ces maisons qui se massent, s'étendent, et qui, à mesure que la lumière les blanchit, semblent élarger de l'ombre? c'est la ville des merveilles, c'est le cœur de la France, c'est Paris.

Mais nous touchons à Saint-Mard. Son château construit en 1639, par M. Armand de Charpentier, et habité longtemps par M. de Montmore, n'existe plus ; la char-rue laboure son parc et les moissons croissent sur ses débris ; son église date du XIVe siècle, ses fermes sont toujours exploitées par l'ancienne et honorable famille des Roland, depuis des siècles ils tiennent ici

le sceptre de l'agriculture, ils ne le quittent qu'en quittant la vie.

Là, une jeune dame continue, pour l'instruction et l'habillement des enfants indigents, la bonne oeuvre commencée par sa mère ; elle y habitait une jolie maison en forme de châlet -Elle eut pour ce village un goût de fantaisie et pour moi une amitié de passage, elle me donnait sa confiance, je lui donnais mes conseils. Un jour elle se lassa du châlet, du village et de moi, et re-tourna, pour ne plus revenir, à Paris avec ces vers que je lui remis.

Ah ! que sont devenus ces jours
Où, vous rencontrant dans la vie,
Je crus trouver en vous l'amie
Que je devais aimer toujours?

Vous étiez charmante, madame,
Bientôt votre coeur me comprit,
J'aimais la candeur de votre âme,
Et les grâces de votre esprit.

Vous me racontiez vos affaires,
Et le vide de votre sorts
Et vos pertes d'âmes bien chères,
Et vos tristesses de la mort.

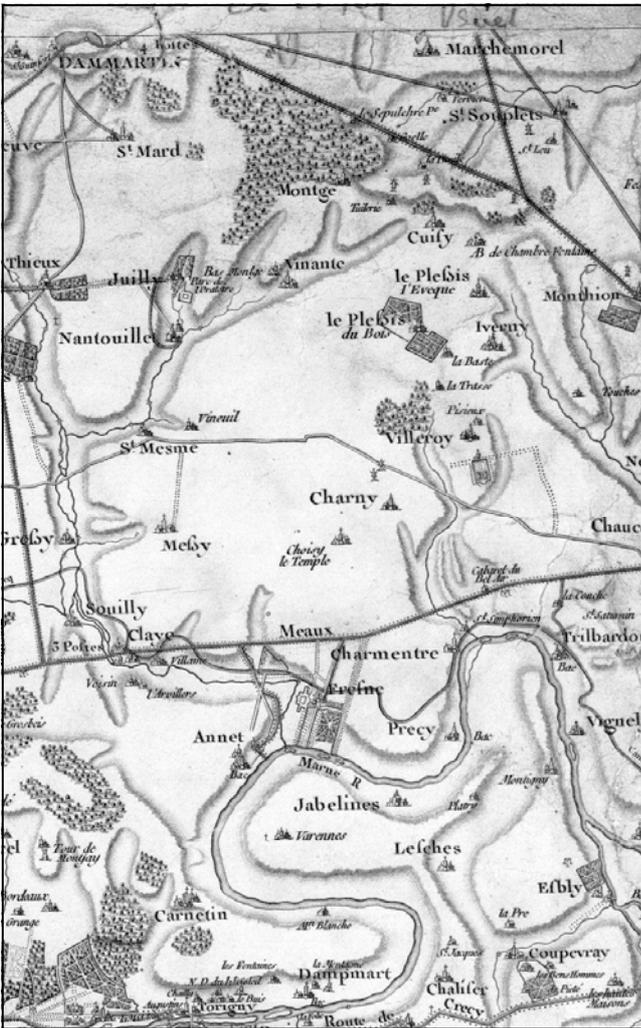
J'aurais bien voulu de vos chaînes
Alléger le poids de moitié,
Et dans l'absinthe de vos peines
Verser le miel de l'amitié.

J'étais nécessaire à votre âme,
Vous l'avez dit, j e l'ai pensé,
Ah ! c'était le bon temps, madame,
Mais il a bien vite passé.

Pour vous, que j'honore et que j'aime,
Mes sentiments n'ont pas bougé,
Mais vous, vous n'êtes plus la même.
Hélas ! mon amie a changé.

Accueil, intimité, caresse,
Le temps a tout modifié,
Pour moi déjà votre amitié
N'est plus que de la politesse.

Bientôt vous m'aurez, sans regrets,
Laisse comme un meuble inutile,
M'abandonner vous est facile,
Mais moi, vous oublier... jamais.



Sur cette carte de Cassini, bien antérieure, retrouvez l'itinéraire de Victor Offroy. On note, déjà, le « cabaret de bel air », qui était un relais de postes.

A notre gauche, apparaissent au faite et au pied de leurs vertes montagnes : Montgé, Cuisy, Chambrefontaine, Monthyon, Panchard ; à droite, dans leur vallon et au bord de leurs eaux, c'est Thieux, Compans, Nantouillet, Juilly ; chacun de ces pays a sa page dans l'histoire, je la connais, mais je l'ai dite ailleurs. Ici, nous passons à Vinantes. Saint-Valbert, abbé de Luxeuil, en Franche-Comté, y naquit dans le VI^e siècle, on y rencontre de

belles sources, de grandes fermes, un paysage agreste, j'y avais un bon et véritable ami, je n'y ai plus que sa tombe.

En continuant notre route nous voyons, à quelque distance, St-Maixme dont l'église fut fondée par le saint de ce nom ; Messy, où le bataillon de Suisses qui ren-fermait Anne d'Autriche et Louis XIV enfant, revenant de Meaux à Paris, fut, dans les guerres de la fronde, attaqué par le grand Condé que repoussa le fameux Turenne. Choisy-le-Temple, aujourd'hui: ferme monumentale, autrefois l'une des demeures de ces braves templiers si cruellement traités sous Philippe le Bel. Ce village où nous entrons, c'est Charny ; il est là, calme, solitaire, laborieux au milieu de la vaste plaine qu'il cultive et des riches moissons qui l'entourent. Il y avait bien du chagrin dans son cabaret lorsque j'y entrai pour me rafraîchir. Où n'y en a-t-il pas? Le maître de la maison venait de perdre un procès, sa femme était malade, leur fille pleurait le départ de son amant, que l'hymen devait faire son époux et que le sort avait fait soldat ; pour comble leur vache venait de mourir ; il est des personnes destinées pour la fatalité.

Pour diversion, j'avais à côté de moi deux habitués du lieu, sans doute, qui, en se montrant leurs yeux pochés et leurs vêtements déchirés, se vantaient de leur bravoure dans une batterie de la veille ; ils voulaient une, revanche, disaient-ils, mais ils étaient si bien le verre en main sur les bancs du cabaret, que bientôt il leur fut difficile d'en sortir et que je crois qu'ils y sont encore. Trois choses dans la vie se font longtemps attendre, le bon numéro d'une loterie, une femme à sa toilette, et un ivrogne au cabaret.

Il est des impressions de littérature comme des impressions de voyage : pendant que nous cheminons sur Coupvray qui est encore loin, il faut, cher lecteur; que je vous communique les miennes. Hier, je lisais les mé-lodies poétiques de M. Tissandier, et des feuilletons de MM. Dumas et Sue. Les vers me parurent beaux, le sujet saint, mais triste et monotone, il ne fallait rien moins que le génie d'un Young, d'un Byron, d'un Lamartine pour donner quelque vogue à cette poésie, qui pleure., à ces lamentations jérémiatiques où l'auteur est toujours en scène, dont l'ange et la tombe sont le type, et qui nous bercent dans le vague sans nous rien apprendre. Si les maîtres qui ont excellé dans ce genre sont tristement édifiants, leurs copistes, qui n'ont pas leur génie, sont souvent ennuyeux. Cette école passera, mais en passant elle fait négliger la belle poésie de Racine et Boileau qui est celle d'Homère et de Virgile, et qui est celle de tous les temps et de tous les lieux parce qu'elle est la vérité.

Les anciens ne connaissaient pas ce genre rêveur et langoureux, ils avaient la poésie des choses, nous n'avons guère que celle des mots ; ils instruisaient, nous amusons, ils parlaient plus à la raison, nous à l'imagination, ils avaient plus de goût, nous plus d'éclat ; leurs livres étaient d'utilité, les nôtres sont d'agrément, à eux le solide, à nous le brillant. Mais des vers!... qui donc lit des vers aujourd'hui ?

Pour une prose aisée , un lecteur élégant
Laisse d'un vers banal le rythme fatiguant ,
Le poète n'a plus d'autorité pour plaire,
Ce qu'il écrit n'est plus que fiction, chimère,
Et pour lui, sans pitié, le journal se fermant,
Préfère au vrai d'un vers tout le faux d'un roman.
Si l'on dit que moins sots, moins grossiers que nos
pères,
Ils avaient des vertus que nous n'avons plus guères,
Que nos arts, nos progrès sans nous rendre meilleurs
Ne font avec nos maux que changer nos erreurs,

Qu'en tout ce qu'il produit ce siècle de lumière
Travaille pour l'esprit moins que pour la matière,
Et que de nos clartés le jour serait plus beau
Si le diable souvent n'en tenait le flambeau.
Il faut le dire en prose, en prose bien choisie ;
En vers ce ne serait que de la poésie,
Et l'humble vérité qui nous plaît sans appas.
Perd dès qu'on la revêt d'un vers qu'on ne lit pas.

La prose l'emporte donc, celle des feuilletons pétillante d'esprit, mais elle est bien verbeuse ; le reproche qu'on pourrait faire à ses auteurs, c'est de fausser l'histoire en la faisant romantique et le roman en le faisant historique ; c'est de faire une grande prodigalité d'esprit, de talent et de passionner leurs lecteurs souvent pour des chimères ou des futilités. Ce qu'on peut leur reprocher encore, c'est de viser plus à l'impression qu'à la morale, c'est de ne peindre, presque toujours, que le mauvais côté des scènes de la vie et de nous apprendre des choses qu'on gagne moins à connaître qu'à ignorer. J'admire si l'on veut, mais je n'aime pas ces plumes spéculatrices, cette littérature de commande faite au goût de ceux qui la payent ; tout entière au présent, elle ne fonde rien pour l'avenir, elle vise à la fortune plus qu'à la gloire, sacrifie le fond à la forme, consulte la mode plus que la raison, l'agrément plus que l'utilité, et brille en passant comme ces feux d'artifice qui, après un peu d'éclat, ne laissent que de la fumée.

D'un autre côté, j'avoue que de nos jours l'esprit est si commun, le génie si rare, et la gloire si difficile qu'il faut bien un peu d'intérêt pour engager à écrire.

Des livres dans Paris quand on voit l'étalage. .
Il faut pour en faire un s'armer d'un grand courage,
Et qu'importe au public de lire dégoûté ?
Qu'à son millier d'auteurs, un nom soit ajouté ?
Celui qui fait un mur ou féconde sa terre,
Offre au pays qu'il sert un bras plus nécessaire,
Que l'auteur qui, créant un inutile écrit,
Pour un lecteur oisif enfante de l'esprit.

Cela n'empêche pas que messieurs les auteurs de la ville n'aient toujours quelque quolibet pour les artisans de la province. M. Adam, académicien, célèbre compo-siteur de musique, va nous en donner un exemple. Il vint un jour dans mon pays présider à l'exécution d'une messe de sa composition : Il n'y trouva, dit-il, ni le lieu, ni les accompagnements, ni les auditeurs qu'il aurait voulu, et, dans un compte rendu par la voie d'un journal, il ne manqua pas de dire, d'après Alexandre Dumas, que s'il y a 1500 habitants à Dammartin, ce sont 1,500 curiosités à voir. Voici ce que je répondis par un autre journal.

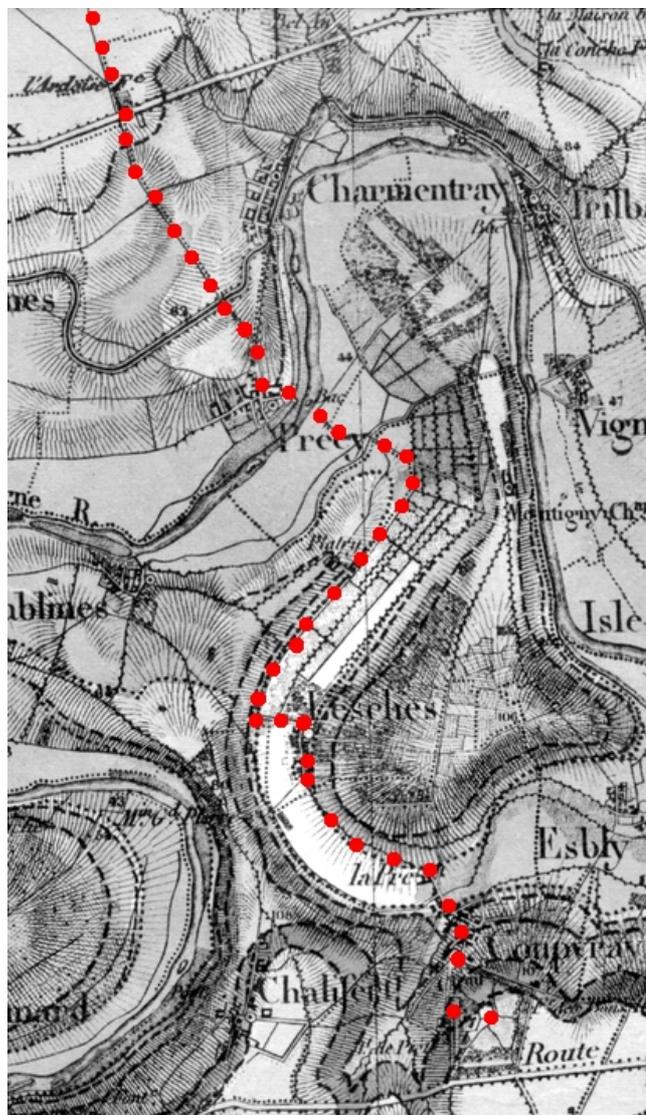
Nous trouvons que MM. Dumas et Adam ont raison, pour qui ne vit et ne s'occupe que de romans et de musique, 1,500 personnes dont le plus grand nombre s'occupe de commerce, de culture, d'industrie et de leur devoir plus que de leur plaisir doivent être autant de curiosités.

On juge mal quand on juge des autres par rapport à soi, ces messieurs nous critiquent pour les arts d'agrément, que dirions-nous d'eux au point de vue des arts utiles?

Nous voulons seulement faire remarquer à M. Adam la différence qu'il a trouvée chez nous entre nos 1,500 infériorités et son unique supériorité : notre humble ignorance à eu de l'admiration pour son talent, sa fière science n'a eu que de l'ironie pour nous.

Tout en conversant, nous voici arrivé à l'auberge de l'Ardoise,

sur la route de Paris à Meaux ; nous brûlons son étape, nous passons le pont du canal de l'Ourcq dont nous admirons la droite ligne et les belles plantations ; Il vient de la Ferté-Milon, passe à Lisy, à Meaux, à Claye et va verser dans Paris toutes les eaux qu'il a recueillies dans son cours. Nous descendons à Précy et nous nous arrêtons au bord de la Marne avant de la



Sur cette carte « d'état-major », de cette période, le trajet de Victor Offroy, abandonné depuis la construction des ponts de tilbardou et annet. La ferme de Platry est maintenant incluse dans les sablières.

traverser.

Cette rivière prend sa source au pied d'une montagne dans le Bassigny, elle parcourt et arrose depuis Vitry, les belles provinces du Perthois, de la Champagne, de la Brie; elle voit s'élever sur ses rives Epernay, Château-Thierry; la Ferté, Meaux, Lagny, elle baigne, le pied des plus riches vignobles, féconde d'immenses vallées, meut des usines, charrie des denrées, sert l'industrie, la culture, le commerce et vient, après le parcours d'une cinquantaine de lieues, s'embrancher et se confondre avec sa soeur, la Seine, à Charenton.

On l'a vue quelquefois si basse qu'on pouvait la passer à gué, mais aujourd'hui elle est gonflée et dangereuse; elle n'a pas de pont en cet endroit et je n'ai, pour la traverser, qu'un batelet qui

prend eau, pour marin qu'une pauvre et faible femme, et pour moyen de conduite qu'un câble usé, raccommo­dé, et prêt à se rompre au moindre effort. J'ignore, lecteur qui m'accompagnez, ce que cela fait pour vous, mais pour moi ce n'est pas du tout rassurant, je sais combien cette rivière est perfide : Un jour, mon digne père faillit y périr, il revenait de la Champagne sur un bateau chargé de vin, dont il faisait le commerce ; ce bateau heurta dans une pile du pont de Meaux, s'entrouvrit et s'abîma dans les flots ; grâce au courage des mariniers, mon père fut sauvé et ses tonneaux furent tous ramenés à bord.

Je sais encore qu'on a signalé plusieurs accidents à l'endroit même où il faut que je passe, et que tout récemment un jeune homme qui se baignait s'y noya, emporté par un tourbillon ; j'aime être sur l'eau, mais non dans l'eau, et mourir noyé me semble la plus cruelle des morts.

Pendant que je fais ces réflexions, ma batelière file le noeud de son câble et me dépose sur la seconde rive, plus rassuré que sur la première ; je m'acquitte envers elle et, mon cher lecteur, je reviens à vous ; nous gra-vissons des hauteurs et franchissons des gorges, des cavées qui accidentent le site, tourmentent le sol, et caractérisent le paysage, nous passons à la ferme de Platory, qui s'élève sur un renflement de sa plaine comme pour mieux voir ses ouvriers et ses moissons ; à Lesches dont nous admirons les belles et fraîches prairies, et qui possède un vieux fief seigneurial occupé autrefois par M, le baron Denier, intend­ant général de la maison militaire du roi.

Entre Lesches et Coupvray, les chefs-d'oeuvre de l'art se marient aux merveilles de la nature : on y remarque dans un site de l'Helvétie un chemin de fer avec son télégraphe électrique, un canal et deux tunnels ; le chemin de fer abrège le trajet de Paris à Strasbourg, le canal abrège le cours et évite les dangers de la Marne de Meaux à Lagny, et les deux tunnels qui sont très rapprochés, percent à 25 mètres l'un de l'autre, et parcou­rent souterrainement la longue montagne de Chalifert ; il est curieux de voir un train de wagons s'engouffrer dans l'une de ces ouvertures comme dans une bouche d'enfer, et d'entendre son bruit profond et sourd qui semble faire sur sa base trembler la montagne.

D'un autre côté, le bateau du canal glisse silencieux sous ces voûtes ténébreuses, et dans sa marche lente n'en voit jamais sortir le wagon qu'il y voit entrer. Le feu et l'eau montrent ici dans ces deux véhicules leur caractère distinctif : l'un bouillant, terrible, impétueux, franchit l'espace avec la rapidité du trait , l'autre froid, calme, majestueux, s'avance gravement et fait son chemin avec une lenteur mesurée. Celui-ci s'enveloppe d'une épaisse fumée, celui-là d'un brouillard transparent.

Ainsi, cette montagne percée, ce canal, ces wagons., ces fils électriques montrent ici le triomphe de l'homme sur les quatre éléments, celui qui les dompte ainsi n'est-il pas véritablement le roi de la nature, et se peut-il que l'a pensée qui commande ainsi à la matière ne soit que matière elle-même ? Ah ! si nous man­quions, de preuve pour nous convaincre de l'existence de notre âme, tant de merveilles qu'elle a créées et qui la révèlent en seraient une suffisante pour moi.

Le soleil de l'intelligence
Fait surgir l'être du néant,
De la faiblesse la naissance,
De la petitesse un géant.
Du sein d'une vile matière
Il tire un Newton, un Voltaire,
Des hommes fait presque des dieux,
Comme un rayon du sein de l'herbe
Fait grandir ce chêne superbe

Qui de la terre monte aux cieux.

Enfin nous arrivons à Coupvray. Quoique nous ayons fait une assez longue course et que le soleil soit ardent, je suppose, compa­gnon lecteur, que vous n'êtes ni plus fatigué ni plus altéré que moi, nous passons donc ces annonces menteuses de bon vin, bon logis, ces enseignes de l'*Écu de France* et du *Cheval Blanc*, qui pendent au vent et braillent sur nos têtes, et nous allons droit au château, but de notre voyage et objet de notre curiosité. Ici, nous remarquons que le pays se divise en deux parties comme à Montgé, il y a le bas et le haut Coupvray ; nous avons traversé le premier, nous y avons vu des maisons revêtues du chaume et de l'ardoise et qui, comme l'habit de l'homme dans la société, indiquent la misère. ou la fortune. Nous montons, pour arriver au second, une rue ou plutôt un chemin d'une ascension difficile ; un gros ruisseau qui descend de la montagne y creuse son lit rocailleux, et de grands arbres y répan­dent une ombre humide. Ce chemin aboutit à une plate-forme d'où, s'échappent quelques rues et où se groupent des maisons très plaisantes par le charme de leur position.

Là, se trouvent une belle fontaine, un lavoir, l'école, la mairie et l'église ; cet édifice est très-simple ici ; j'ai remarqué qu'il en est de même en bien des lieux où s'élèvent des châteaux, il semble que Dieu se fait plus humble là où l'homme est plus orgueil­leux, le seigneur de la terre y prime dans son habitation sur le Seigneur du ciel, mais aux yeux de la foi l'église n'a pas besoin de faste, elle est toujours belle par cela seul qu'elle est sainte.

Le village de Coupvray appartient au canton de Lagny, il est sur le bord de la route de Paris à Coulom-miers, sa population est d'environ 500 habitants.

Maintenant, montons au château. Le chemin est encore long et rapide, il s'étend entre un long mur du parc et une belle rangée de peupliers d'Italie. Voici la porte d'entrée et l'humble demeure du concierge ; c'est un homme d'un grand âge et d'une figure sympathique, il est né dans cette solitude qu'il aime et il ne l'a quittée, dans sa jeunesse, que pour aller défendre son pays. A son retour, il s'est marié, il a repris ses travaux et élevé sa famille. Aujourd'hui il se repose avec sa femme à la conciergerie du château, plus heureux, peut-être, de le garder que de l'habi­ter. Content de son sort, il n'a pas recherché le monde, et, pou­vant s'en passer, il le connaît, à peine ; il entend parler de ses révolutions, de ses fortunes, de ses misères ; il a vu ce qu'en ont rapporté quelques-uns de ses concitoyens plus ambitieux que lui, et s'applaudit de lui avoir préféré sa vie de campagne, de travail, de famille, telle que la nature l'a faite pour l'homme et non telle que l'homme l'a faite pour lui. Aujourd'hui, il est vieux, mais il jouit de sa plaide au spectacle que cet univers étale chaque jour sous ses yeux, et comme ce sage d'Athènes ou comme aurait dit Fontenelle, il peut toujours dire :

Le jour est un présent que du ciel je reçois,
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne,
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à personne.

Ce bon vieillard nous introduit et nous voici dans le parc. Nous voyons d'abord les belles remises à arcades cintrées ; la grande cour où jaillit l'eau d'un puits artésien, les potagers, les jardins spacieux, les serres où abondent tant de produits utiles où d'agrément.

Ensuite un vaste bassin, des tapis de verdure, des voûtes, d'om­brage, des bosquets odoriférants et des allées. sinueuses dont l'une nous conduit au pied du château. Sa façade du côté de la cour d'honneur n'a rien de bien remarquable ; du côté du parc

elle se développe dans toute son étendue et dans toute sa beauté. C'est un vaste bâtiment construit en briques avec des encadrements en pierre de taille et qui se termine à chacune de ses extrémités par un pavillon ; il a trois étages, percés de onze fenêtres chacun, sa longueur est de 80 mètres. Il fut bâti en 1602 et habité, sous Louis XV par le prince Armand de Rohan, cardinal, archevêque de Strasbourg, qui y fit de grandes dépenses. Il était grand aumônier de France, commandeur des ordres du roi, et l'un des quarante de l'Académie, il avait une grande fortune, il vécut dans un grand luxe et mourut avec de grosses dettes.

Ce château a appartenu à Madame la marquise d'Orvilliers, veuve de M. le marquis d'Orvilliers, pair de France, et belle-mère de MM. de Turenne et de Latour-du-Pin, ses gendres. Il appartient maintenant (1874), à M. le duc de Trévis. Placé à mi-côte, il domine un parc de cent hectares, et la belle vallée de la Marne qui se déroule devant lui. De ses fenêtres il voit le wagon rapide cracher en courant ses globes de fumée et emporter une cité flottante, il voit ces conducteurs élec-triques où passe peut-être en ce moment une pensée invisible qui, de Strasbourg, a déjà porté son secret à Paris ; ces bateaux qui s'éloignent silencieusement comme des ombres et portent à la capitale ces denrées qui l'alimentent, et ces matières premières d'où l'art et l'industrie tirent leurs chefs-d'œuvre ; il voit la Marne déployer sa vaste ceinture où se reflète un ciel qu'en-cadre la verdure de ses bords ; elle visite en passant le fief de Trie-les-Bardoux ou les trois Bardes, Charmentré où elle se rapproche de l'Ourcq pour s'en éloigner ensuite, comme d'un enfant qu'elle craindrait de submerger ; Précý aux prairies fourragères que j'aime, et au vieux bac que je n'aime pas, Fresnes où il ne reste plus de ses d'Aguesseau que des ruines qui tombent et un nom qui grandit.

Annet qu'honore toujours son château antique et que parent ses belles maisons modernes. Jabelines, dont souvent elle inonde les plaines, et qui se retranche sur sa colline comme pour échapper à ses débordements ; Varennes qu'elle enferme comme dans une presqu'île. Elle embrasse avec amour les coteaux vinicoles de

Carnetin et de Montévrain, où Bacchus, sur son trône, semble au milieu de ses vins défier la crue de ses eaux. Elle va baigner les carrières d'albâtre de Dammart dont elle charrie les pierres éblouissantes dans les scieries de Charenton ; elle gronde, écume, sous les moulins de Quincancrogne dont elle meut l'ingénieux mécanisme, passe, large et orgueilleuse, sous le nouveau pont de Lagny, va refléter quelques vestiges de l'ancien et célèbre monastère de Chelles, et se perd dans le lointain sur la pente qui l'entraîne vers la Seine.

A l'est et au fond de la vallée, on voit encore du château de Coupvray s'élever une tour majestueuse et s'enfoncer une ville antique, cette ville c'est Meaux, cette tour c'est la cathédrale, c'est la tombe de Bossuet ; au sud et sur les sommités de l'horizon, une ville s'étend au soleil, c'est Dammartin. Devant moi, ce gros village qui s'élève et se distingue entre tous c'est encore Charny ; j'aime ce pays, il était celui de ma mère, c'est là qu'elle était née d'une ancienne famille de laboureurs ; leur nom y est inconnu aujourd'hui, ils ont passé comme passent toutes les familles, toutes les générations. Mais il me suffit de savoir que c'est là qu'ils ont vécu, je ne puis voir avec indifférence ces murs qu'ils ont habités, ce sol que leur pied a foulé, cette église où leur front s'est incliné et ce cimetière où leur tombe s'est effacée.

Salut! ombres de mes pères ! recevez ici l'hommage d'un de vos descendants qui vient de passer dans ce lieu où, vous êtes passés., qui a respiré cet air que vous avez respiré, et foulé ce gazon où vous dormez dans l'éternité. Permettez que -je m'honore

de vos longs travaux des champs, de vos moeurs rustiques, mais irréprochables, du mal que que souffert, du bien que vous avez fait, et pardonnez si, dans ces lignes, j'évoque votre vie inconnue d'un oubli qui l'efface et où bientôt va s'ensevelir la mienne .moins utile que la vôtre.

Mais laissons ce château, dont les jours sont à demi ,fermés ; et où nous ne voulons pas commettre l'indis-crétion d'entrer, et voyons les curiosités ; les beautés qui nous entourent puisque celles-là nous sont permises.

Ici, c'est un parterre, ce sont des massifs composés, ornés, embaumés de plantes de toute espèce, de tout, climat, et qui témoignent des innocentes conquêtes de l'homme sur le règne végétal ; ce sont de belles allées d'orangers, de grenadiers . et autres, c'est une fraîche pelouse qui s'incline au soleil, des sentiers sables et ombragés l'entourent, et, ça et là, quelques exotiques s'y élèvent comme pour en rompre l'uniformité ; au bas s'étend une large pièce d'eau, un cygne s'y promène en souverain ; sur l'un de ses bords et sous d'épais ombrages s'élève et croule un rocher très pittoresque. Une eau qui en jaillit tombe en nappe, en cascade dans l'étang qu'elle alimente, un pavillon rustique se dessine au haut de ce rocher et présente un abri délicieux. La fraîcheur- de l'ombrelle murmure de l'eau, le calme de ces lieux tout invite à s'y reposer. Vous qui, en me lisant, m'avez suivi jusqu'ici, venez, compagnon de voyage, vous asseoir avec moi sur ce banc de mousse, au chant de ces oiseaux, au souffle rafraîchissant de ces brises parfumées, et reposons-nous un peu de la fatigue et de la chaleur du jour: Quelles délices! et que d'attraits nous entourent! quelle voluptueuse béatitude on éprouve à s'étendre nonchalamment sur ces gazons, sous ces arbrisseaux en fleurs! ne serait-on pas tenté de chanter encore ici : où peut-on être mieux!

Mais c'est l'époque de la fenaison ; voyez sur cette pelouse ces jeunes garçons en chemise, ces jeunes filles en corset et en chapeau de paille, rire, courir, sauter en retournant ces foins dont la suave odeur vient jusqu'à nous. N'est-ce pas là un tableau de Vanloo ou de Téniers ? Voyez ce tableau avec les arbres qui l'entourent, le château qui le termine, et le beau ciel qui le couronne, se refléter tout entier dans le miroir de l'étang qui brille devant nous, et où ses jeunes filles viennent pour se rafraîchir bien moins que pour se mirer.

Quelle scène, quelle joyeuse animation ! est-il rien de plus attrayant, de plus champêtre! qu'important à ces bonnes gens les titres, les honneurs, la fortune, ont-ils besoin de tout cela pour être heureux ? Douce vie des champs le pain quotidien te suffit, le travail fait toute ton ambition, la santé tout ton bonheur. Conserve, autant que tu le pourras, la paix de ton foyer, la simplicité de tes moeurs, et si tu ne connaissais pas le prix de les posséder, regarde comment vivent ceux qui les ont perdus.

Dieu, pour les malheureux qu'ils laissent,
Mit chez toi l'homme bienfaisant,
Et, lorsqu'entouré de l'orage,
Un guerrier sème le carnage,
Ah ! ce n'est pas chez toi que naissent
Ces hommes de bruit et de sang.
Passe comme un sanglant vautour,
Aux champs, l'homme de paix, le sage,
Par le bien marquant son passage,
Se fait aimer comme un beau jour.

Je fus un jour, dans ce même lieu, témoin d'une autre scène ; c'était une noce du village dont le cortège apparaissait sous ces ombrages comme une brillante féerie. La dame du château était au salon, les jeunes époux et leur nombreuse suite allèrent lui tirer leur révérence. La mariée eut l'honneur d'être embrassée

par la châtelaine et le marié reçut la permission de se promener, voire même de danser dans le parc.

Assis et caché dans un fourré, je contemplais cette joyeuse réunion de jeunes personnes faisant elles-mêmes la plus belle parure de la fête, et heureuses de ce bonheur d'un jour ; elles dansaient avec leurs cavaliers aux accords d'un piston qui réveillaient les échos d'alentour, riaient, couraient, folâtraient sur l'herbe et mêlaient une scène bruyante et animée à la scène muette et silencieuse de la nature.

Quelques blanches robes qui se détachaient du groupe apparaissaient isolément à travers les grands arbres et passaient dans le feuillage comme des ombres errantes ou comme des nymphes des bois.

Deux demoiselles qu'à leur costume on reconnaissait pour être de la ville, s'éloignèrent de leurs compagnes et vinrent sans m'apercevoir, s'asseoir à quelques pas de moi. L'une, brune, vive, portait sur une figure commune, une fraîcheur que n'effaçaient pas les roses qui paraient sa ceinture. L'autre, blonde, pâle, était d'une beauté remarquable, elle tenait à la main un petit album, espèce de vademecum qu'elle ouvrait comme par distraction.

- Dieu ! qu'il fait chaud, dit la brune en retirant son chapeau de satin et en découvrant les plus beaux cheveux.

- Que tu es heureuse, reprit sa compagne, de pouvoir, quand tu le veux, te mettre ainsi nu tête ?

- Pourquoi, ma chère, ne fais-tu pas de, même ?

- Tu sais bien que je n'ai pas à peine de cheveux, j'en suis désolée, la nature m'a de ce côté bien maltraitée, c'est presque une chauveté, tiens regarde plutôt, et elle dénouait ses rubans quand des bravos, des cris de joie se firent entendre :

C'était toute la noce qui se rassemblait et s'asseyait en rond sur l'herbe pour se partager des rafraîchissements, des pâtisseries que venait de lui envoyer la dame du château.

Mes deux demoiselles y coururent, mais l'album oublié resta à la place de la belle alopèce.

Je sortis alors de mon fourré et j'écrivis au crayon ces vers sur l'une de ses pages :

Un jour d'une beauté nouvelle
Essayant en vous le modèle,
La nature fit tout pour vos traits, pour vos yeux,
Faut-il vous irriter contre elle
Si sa main qui vous fit si belle
N'a pas, sur votre tête, épaissi vos cheveux ?

J'étais trop pressé par le temps pour attendre le retour de la jeune personne et observer sa surprise en lisant ces vers.

Aujourd'hui, cette noce, le beau jour, les personnes, le temps qu'elle me rappelle, tout cela pour moi est passé comme un songe, il en est ainsi de tout dans la vie et de la vie elle-même, sachons donc en bien user. Mais tandis que je raconte, l'heure marche, la journée s'avance et, pour m'en retourner, mon chemin de plus de cinq lieues : me reste à faire.

Lecteur., Rendez en, grâces. à qui vous voudrez, car j'avais encore bien des choses à vous montrer et à vous dire, j'allais vous égarer avec : moi dans ces labyrinthes de charmille et sous ses hautes futaies dont les troncs prodigieux soutiennent depuis des siècles un ciel de verdure et dont le sol où gazouillent des ruisseaux, est tapissé de mousse et de lierre; l'antiquité les aurait peuplées de faunes, de sylvaains, le propriétaire aime mieux y voir des daims et des chevreuils.

Je vous aurais conduit de l'autre côté de la montagne où ce grand parc s'étend encore, nous y aurions exploré des sites nouveaux, des constructions historiques, des paysages. intéressants, mais l'heure qui me force de .mettre un terme à ma pérégrination en met un à votre ennui, je le croyais... Mais non., il me faut encore faire une course dans une contrée de l'Oise où le coeur m'a fait des amis, la nature des parents, et ma plume des critiques.

Là, sont deux pays dont il me sera difficile de ne pas vous dire deux mots, Mouy, la ville Manufacturière, et Mouchy-le-Château, mais après, ce sera tout.

AU REVOIR DONC!

Quelques ouvrages de Victor Offroy

Et lieux de lecture

Histoire de Dammartin ... et coup d'oeil sur les environs. -

Editeur: Meaux-Impr. A. Carro, 1841. 161 p.

Médiathèque de Meaux: C 3.3

Bibliothèque municipale de Lagny : F 112

Réédition 1989 (en vente)

ISBN : 9782877601351

Editeur : Le Livre d'Histoire - Loris

Collection : MONOGRAPHIES DES VILLES ET VILLAGES DE FRANCE - (MICBERTH)

EAN : 9782877601351

Médiathèque de Meaux: PAT 944.30 OFF

Bibliothèque municipale de Lagny : 944.37 OFF FL

Notice sur le plan de Dammartin en 1769. [suivi de] Vers dédiés à Constant Moreau

En collaboration avec MELAYE Albert

Editeur: Senlis-E. Dufresne, 1897. - 16 p. ; 25 cm.

Bibliothèque municipale de Lagny: F 174

Les Prussiens à Dammartin (Seine-et-Marne) 1870-1871 : souvenirs de l'invasion

Editeur: Dammartin : Lemarié fils, 1871. - 83 p. ; in-8°.

Archives Départementales 77: 8° 390/1

Pèlerinage au Saint-Sépulcre d'Allemagne sur la Montagne de Montgé

Editeur: Paris-L.E. Herban, 1836. - 95 p. ; in-16°.

Archives Départementales 77: 16° 765/2

Source : Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, Z-57007

Original numérisé : <http://gallica2.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k35313z>

L'atelier « Histoire locale et patrimoine de Coupvray » se réunit, en principe, tous les seconds samedis de chaque mois à partir de 14h30 dans la salle de Renaissance et culture à la ferme du château. Ces réunions sont réservées aux adhérents ou sur invitation à demander à l'animateur